

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR LA FONTAINE ET CHAMPESLÉ.

1688.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le sujet et l'intrigue de cette jolie comédie sont tirés d'une nouvelle de Boccace, intitulée *les Oies du frère Philippe*, et de l'aventure de la *Coupe enchantée*, racontée par l'Arioste dans son immortel poème. La Fontaine avait déjà traité séparément ces deux sujets dans ses contes. La petite pièce de la *Coupe enchantée* fut donnée, pour la première fois, au Théâtre-Français, en 1688, le vendredi 16 juillet, à la suite de la tragédie de *Cléopâtre*, que la Fontaine avait parodiée, dans *Ragotin*. La *Coupe enchantée* eut vingt-trois représentations dans la nouveauté; la dernière eut lieu le 25 septembre suivant. Cette pièce fut reprise le 23 octobre de la même année, et depuis elle est restée au courant du répertoire; on l'a très-souvent donnée, et toujours avec applaudissement, dans le dernier siècle. Dans celui-ci cependant on paraît l'avoir abandonnée; et nous croyons, sans en être bien certain, que la représentation du 1^{er} mai 1797 a été la dernière.

PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.
LÉLIE, fils d'Anselme.
JOSSELIN, gouverneur de Lélie.
BERTRAND, fermier d'Anselme.
M. GRIFFON, gascon, } beaux-frères.
M. TOBIE, normand, }
LUCINDE, fille de M. Tobie.
THIBAUT, fermier de M. Tobie.
PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.
Non, mordiennel vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoinel! Si quelqu'un vous allait trouver enfermées dans ma logette, et que dirait-on?

PERRETTE.

Ardez! ce qu'on en dirait serait-il tant à ton désavantage?

BERTRAND.

Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venait à vous trouver, où en serais-je?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fais la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable: je le connais mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée; je ne les vis pas plutôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredienne! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bien ce que je savons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bien! eh bien! ne v'la-t-il pas? Palsanguoi! n'en dit bien vrai, qu'il n'y a rien de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le TU AUTEM du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connaît non plus que s'il n'y en avait point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela, sottement; et que... que... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bien! oui. D'où vient qu'il ne veut pas que son fils connaisse des femmes? Est-ce une si mauvaise connaissance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh! esprit bouché, ne vous souvient-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avait épousé une femme qui en savait bien long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencontre qu'il a li, comme bien d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne serait de rien à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne! que de babill! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, lui donnant de l'argent.

Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.

Mon ami, mon pauvre ami! Jarnigué! ne v'la-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE.

Eh! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué! que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE, lui donnant encore de l'argent.

Mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Testigué! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué! c'est être bien satan.

LUCINDE, lui en donnant toujours.

Bertrand!

BERTRAND.

Jarni! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur!

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, lui en donnant davantage.

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort de ma vie! que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi! prends toi-même. (Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.)

PERRETTE.

Eh bien! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotté.

PERRETTE.

La, la, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans ta logette.

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré partout. S'il vient à vous trouver! hein?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne manquerait pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans quelque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez, je vais voir si personne ne nous empêche.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui, mais je ne sommes guère loin du châtiau de

votre père : j'ai peur que nous ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrais-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre ?

PERRETTE.

Ouais ! vous vous intéressez bien pour lui ! Si j'osais, je croirais quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirais-tu ?

PERRETTE.

Je croirais que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh ! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire ?

PERRETTE.

Mon gnieu ! je ne suis pas si sottie que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la serrure, je dis à part moi : V'là notre maîtresse Lucinde qui se prend ; et si ce grand dadais que n'en lui voulait bailler pour époux avait eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh ! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons ; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça voulait dire... Eh mais ! qu'entends-je ?

(Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paraît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.)

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Haie, haie, haie !

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille ?

THIBAUT, derrière.

Ho, ho, ho !

PERRETTE.

Ah ! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut ; nous voilà perdues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.)

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Où courez-vous ? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, vient par là.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Holà, quelqu'un, holà !

PERRETTE.

Entends-tu ? c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN, dans le château.

Bertrand ! eh ! Bertrand !

BERTRAND.

Oyez-vous ? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher ?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à personne.

(Lucinde et Perrette sortent.)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré... Mais le v'là.

THIBAUT.

Eh ! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets ?

Non.

JOSSELIN.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds ?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangné ! vous êtes trop drôles ! Puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse ; oui, morgué ! je sis votre sarviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connaissons ?

THIBAUT.

Je ne sais pas ; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangné ! vous v'là bien étonnés !

JOSSELIN.

Et qui ne le serait pas ? nous ne nous connaissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Testigué ! vous avez bieu dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je cherche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous ?

THIBAUT.

Je cherche ma femme ; ne l'avez-vous point vue ?

JOSSELIN.

Ah ! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes !

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de chez nous, palsangné ! cela est bien drôle, pour courir les champs avecque la fille de M. Tobie, notre maître, que l'on voulait marier malgré elle au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais, morgué ! comme les masques ont fagoté tout ça ; mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain : avez-vous jamais rian vu de pus plaisant que ça ?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh ! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules ; et comme elles sont, morguoi ! bien jolies, si elles allaient rencontrer que-

que gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seraient bien attrapées ! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi ! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous ?

THIBAUT.

Je crains... et que sais-je, moi ? je crains... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme ?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourrait vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon ! est-ce qu'on sait jamais ça ? Pour s'en douter, passe ; mais pour en être sûr, nifle. J'aurais, morgué ! bieu le demander à Parrette, alle ne l'avouerait jamais ; alle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore ?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte ; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon ! Et où diable a-t-il pêché cela !

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avait attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il était marié ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends ; il voulait voir si sa femme... n'est-ce pas ?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe, il y but, je gage ?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.
Non!

JOSSÉLIN.
Non.

THIBAUT.
Morgué! c'est être bian plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSÉLIN.
Non.

THIBAUT.
Il y rebut?

JOSSÉLIN.
Oui.

THIBAUT.
Testigué! v'là un sot homme.

JOSSÉLIN.
Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.
Et, comment donc? Comptez-moi ça, pour rire.

JOSSÉLIN.
Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.
Le benêt!

JOSSÉLIN.
Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.
Le jocrisse!

JOSSÉLIN.
Il lui envoya des présents.

THIBAUT.
L'impertinent!

JOSSÉLIN.
Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.
Elle y vint?

JOSSÉLIN.
Est-ce qu'on peut résister aux présents?

THIBAUT.
Et comment cela se passa-t-il?

JOSSÉLIN.
En excuse du côté de la dame; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.
Elle les souffrit patiemment?

JOSSÉLIN.
Oui; mais quelques jours après...

THIBAUT.
Il but encore dans la coupe?

JOSSÉLIN.
Oui.

THIBAUT.
Et que fit la coupe?

JOSSÉLIN.
Elle répandit.

THIBAUT.
Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSÉLIN.
Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.
Avec la coupe?

JOSSÉLIN.
Avec la coupe.

THIBAUT.
Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme?

JOSSÉLIN.
Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT.
Et comment le voit-il?

JOSSÉLIN.
Il engage tous les passants, que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.
Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSÉLIN.
Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUT.
En a-t-il bian vu depuis ce temps-là?

JOSSÉLIN.
Oh! en quantité.

THIBAUT.
S'en est-il trouvé bieucaup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu?

JOSSÉLIN.
Cela est si rare que je ne m'en souviens quasi pas.

THIBAUT.
Par ma figue! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son bieu-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne: comme ils sont logés vison-visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leux femmes. Je vas leu dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rôdent autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille... Mais quel est ce vilain monsieur-là?

JOSSÉLIN.
C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSÉLIN, THIBAUT, BERTRAND.
ANSELME, fort échauffé.
Ah! monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSÉLIN.
Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

ANSELME.
Je suis dans le plus grand de tous les embarras.

JOSSÉLIN.
Mon... Qui est cet homme-là?

JOSSÉLIN.
C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme: elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille; et, pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT.
Je vais vous amener de la pratique; laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSÉLIN, BERTRAND.
ANSELME.
Ah! vraiment, la coupe! j'ai bien d'autres tintoins dans la tête.

JOSSÉLIN.
Qu'avez-vous donc?

ANSELME.
Je viens de voir... Ouf!

BERTRAND, à part.
Aurait-il vu ces masques de femmes? Écoutons. (Il se met entre Josselin, qui est à la gauche, et Anselme, qui est à la droite du théâtre.)

ANSELME.
Je viens de voir... (Donnant un soufflet à Bertrand.) Que fais-tu là?

BERTRAND.
Rien.

ANSELME.
Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle!

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSÉLIN.
ANSELME.
Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSÉLIN.
Ma foi! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde ne porte davantage son petit génie aux connaissances du beau sexe.

ANSELME.
Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSÉLIN.
Tout, monsieur; le bon sens premièrement: oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses: la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le mouvement du cœur; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connaissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'en ait.

ANSELME.
Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler; mon désordre paraîtrait à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées, pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSÉLIN.
LÉLIE.
D'où vient que mon père fuit?

JOSSÉLIN.
Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LÉLIE.
Je ne sais.

JOSSÉLIN.
Vous ne savez?

LÉLIE.
Non, je ne sais ce que je lui veux; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie, et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSÉLIN.
C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.
Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSÉLIN.
Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.
Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher monsieur Josselin, je voudrais bien...

Quoi?
 JOSSELIN.
 Vous ne le voudriez pas, vous?
 LÉLIE.
 JOSSELIN.
 Qu'est-ce encore?
 LÉLIE.
 Promettez-moi que vous le voudrez.
 JOSSELIN.
 Selon.
 LÉLIE.
 Je voudrais bien aller me promener autre part qu'ici.
 JOSSELIN.
 Plait-il?
 LÉLIE.
 Ah! je savais bien que vous ne le voudriez pas.
 JOSSELIN.
 Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu?
 LÉLIE.
 Eh! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.
 JOSSELIN, à part.
 Le petit fripon!
 LÉLIE.
 Oh! çà, monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.
 JOSSELIN.
 Qu'est-ce à dire, ces choses-là?
 LÉLIE.
 Oui; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?
 JOSSELIN.
 Rien.
 LÉLIE.
 Vous mentez, monsieur Josselin.
 JOSSELIN.
 Point du tout.
 LÉLIE.
 On me cache bien des choses, monsieur Josselin; vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?
 JOSSELIN.
 On vous l'apprendra; donnez-vous patience.
 LÉLIE.
 Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.
 JOSSELIN, bas.
 Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.
 LÉLIE.
 Et si mon père venait à mourir, monsieur Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrais-je?

JOSSELIN.
 Vous deviendriez mon fils, et je serais votre père pour lors.
 LÉLIE.
 Vous vous moquez de moi, monsieur Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait; et ce serait à mon tour d'être père de quelqu'un.
 JOSSELIN.
 Eh bien! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serais votre fils, moi.
 LÉLIE.
 Oh! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.
 JOSSELIN.
 Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.
 LÉLIE.
 Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul; je vous en avertis.
 JOSSELIN.
 Oui! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh! oh! voyez le petit impudent, avec ses promenades! (Il sort.)
 LÉLIE, seul.
 Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrais mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, à Lucinde.
 Madame, le voilà tout seul.
 LUCINDE.
 Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.
 LÉLIE, sans voir les deux femmes.
 Mon père n'est pourtant pas un bon père, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.
 PERRETTE.
 Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes; mais je gage bien qu'il le devinera.
 LÉLIE.
 Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrais bien les aborder; mais je suis tout hors de moi-même, et

je n'ai presque pas la force de parler. (Elles lui font la révérence.) Ils se baissent, et puis ils se haussent: qu'est-ce que cela signifie?
 LUCINDE.
 Nous hésitons à vous aborder.
 LÉLIE.
 Ils parlent comme moi; que de questions je vais leur faire!
 LUCINDE.
 Vous paraissez étonné de nous voir?
 LÉLIE.
 Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.
 PERRETTE.
 Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!
 LÉLIE.
 D'où venez-vous? qui vous a conduits ici? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez? De grâce, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.
 LUCINDE.
 A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir?
 LÉLIE.
 Je n'ai jamais eu tant de joie.
 PERRETTE.
 Cela est admirable! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?
 LÉLIE.
 Ce que j'en crois?
 LUCINDE.
 Oui, qui nous sommes?
 LÉLIE.
 Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.
 LUCINDE.
 Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.
 LÉLIE.
 Eh! n'êtes-vous pas des hommes comme nous?
 PERRETTE.
 Oh! vraiment, non: il y a bien à dire.
 LÉLIE.
 Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.
 PERRETTE.
 Oui! çà! c'est bien tout un; mais ce n'est pas de même.
 LÉLIE.
 Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes point des hom-

mes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.
 LUCINDE.
 Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout à fait?
 LÉLIE.
 Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.
 PERRETTE.
 Eh bien! tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.
 LÉLIE.
 Je ne vous entends point.
 PERRETTE.
 Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi?
 LÉLIE.
 Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.
 LUCINDE.
 Tout de bon?
 LÉLIE.
 Tout de bon.
 PERRETTE.
 C'est à cause que vous êtes la plus brave.
 LÉLIE.
 Non, non; je ne regarde point aux habits; mais je ne saurais vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.
 LUCINDE.
 Vous m'aimez donc?
 LÉLIE.
 Plus que toutes les choses du monde.
 PERRETTE.
 Mais que pensez-vous en l'aimant?
 LÉLIE.
 Mille choses que je n'ai jamais pensées.
 LUCINDE.
 N'en avez-vous point à me dire?
 LÉLIE.
 Oh! quantité; mais je ne sais comment m'exprimer.
 PERRETTE.
 Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?
 LÉLIE.
 Tout.
 LUCINDE.
 Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?
 LÉLIE.
 De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII.

JOSSÉLIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, *tout transporté de joie.*

Ah ! mon cher monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, ciel !

JOSSÉLIN.

Que vois-je ? tout est perdu. Ah ! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE.

Je n'en avais jamais vu ; et je le savais bien, moi, qu'il y avait dans le monde quelque chose qu'on ne me disait pas.

JOSSÉLIN.

Paix !

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative !

JOSSÉLIN.

Eh ! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues ?

LÉLIE.

Monsieur Josselin...

JOSSÉLIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde !

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà !

JOSSÉLIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes ? Qu'y venez-vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSÉLIN.

Comment, petit fripon ! vous osez.... (*A part.*) Qu'elles sont jolies !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSÉLIN, *à part, montrant Lucinde.*

Le beau visage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSÉLIN, *à part, montrant Perrette.*

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSÉLIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. (*A part.*) Les deux jolis petits bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il roule les yeux !

LÉLIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon père.

JOSSÉLIN.

Comment ! petit effronté, à votre père ! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(*Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.*)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSÉLIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSÉLIN.

Et je le veux, moi. Allez vite... (*Bas à Lucinde et à Perrette.*) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit ! Ferons-je bien d'y aller ?

JOSSÉLIN, *à Lélie.*

Si vous ne vous dépêchez... (*Aux deux femmes.*) Entrez dans le petit cabinet, à main gauche... Allez vite, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure !

JOSSÉLIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, *fort échauffé, à Josselin.*

Pour la dernière fois, monsieur Josselin... (*Aux deux femmes.*) Attendez-moi, je vous prie : je cours trouver mon père ; j'obtiens de lui que vous demeuriez ici, et monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins ; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSÉLIN.

JOSSÉLIN.

Ah ! malheureuses petites femelles ! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSÉLIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles ! Sans cela... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là : ce serait gêner toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh ! je ne nous boutons rien dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSÉLIN.

Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSÉLIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous ; à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSÉLIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSÉLIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les surprenant.*

Oh ! palsanguié ! je vous prends sur le fait ; je n'en suis plus que de moiquié.

JOSSÉLIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne ! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute ; vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guère !

JOSSÉLIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué ! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSÉLIN.

Qu'entends-tu par là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSÉLIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par la sangnoi ! je vais tout apprendre à notre maître

JOSSÉLIN.

Eh bien ! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Eh bien ! je ne lui dirai donc rien ; mais, morgué ! point de tricherie

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSÉLIN.

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE XV.

ANSELME, JOSSÉLIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, *toujours fort transporté.*

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait, monsieur Josselin ?

JOSSÉLIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LÉLIE.

Répondez-moi, monsieur Josselin, ou, malgré la présence de mon père...

JOSSÉLIN.

Doucement, petit drôle !... Sur quelle herbe a-t-il marché ?

LÉLIE, *à Bertrand.*

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin !

BERTRAND.

Haïe ! haïe ! vous m'étranglez... Est-il devenu fou ?

LÉLIE.

Ah, mon père ! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi ! qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé !

LÉLIE.

Cherchons partout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh ! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez ?